

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

LE GAZETTE SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,  
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez  
MM. GAULTIER, JAVAUD, MILON, et M<sup>lre</sup>  
NIVERLET, libraires ;  
A PARIS,  
Office de Publicité Départementale (Isid.  
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence  
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-  
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'hiver, 1<sup>er</sup> novembre.)

Départs de Saumur pour Nantes.  
7 heures 45 minut. soir, Omnibus.  
3 — 52 — — Express.  
3 — 32 — — matin, Express-Poste.  
9 — — — — Omnibus.  
Départ de Saumur pour Angers.  
1 heure 2 minutes soir, Omnibus.

Départs de Saumur pour Paris.  
9 heure 50 minut. mat. Express.  
11 — 49 — — matin, Omnibus.  
6 — 43 — — soir, Omnibus.  
9 — 44 — — Direct-Poste.  
Départ de Saumur pour Tours.  
3 heures 15 minut. matin, March.-Mixte.  
8 — 7 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. «  
Six mois, — 10 — — 13 «  
Trois mois, — 5 25 — 7 50  
L'abonnement continue jusqu'à réception  
d'un avis contraire. — Les abonnements de-  
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-  
cation de temps ou de termes seront comptés  
de droit pour une année.

REVUE POLITIQUE.

Une correspondance de Milan confirme l'arrivée d'une partie des renforts de l'armée autrichienne. Il ne paraît pas que la capitale de la Lombardie ait été le théâtre de nouvelles démonstrations; la conduite prudente des troupes, en évitant tout prétexte à une collision, aura sans doute mis fin au mouvement qui s'était produit durant les premiers jours de janvier dans une certaine partie de la population.

L'archiduc Maximilien, dont on avait annoncé le prochain départ, est toujours à Milan, et l'on pense que son influence est pour beaucoup dans les mesures de modération prises par le gouvernement de la métropole autrichienne.

La correspondance constate d'ailleurs que les chances d'une insurrection deviennent de jour en jour plus problématiques et elle convient que la querelle ne doit pas être vidée entre une population et une armée.

C'est précisément ce que nous disions hier en rapportant l'opinion de l'Opinion de Turin et en la rapprochant des paroles du roi de Sardaigne.

On sait que l'université de Pavie a été fermée par ordre du gouvernement autrichien, à la suite de certains désordres.

Une correspondance de Turin nous annonce que, sur la demande des étudiants, le gouvernement piémontais vient d'autoriser ces jeunes gens à continuer leurs études dans les universités du royaume de Sardaigne.

S'il faut en croire le Times, le gouvernement anglais se proposerait d'accroître considérablement l'escadre de la Manche en y ajoutant 12 vaisseaux de ligne. La plus grande activité règne, paraît-il, dans tous les arsenaux pour hâter l'achèvement des vaisseaux de ligne qui sont restés plusieurs années sur les chantiers, et qui, pour la plupart, sont presque terminés, afin qu'ils puissent être mis en commission et prêts à prendre la mer. Dans le cours de cette année, ajoute le journal anglais, plusieurs

bâtiments à vapeur à hélice de 1<sup>re</sup> classe seront mis à l'eau à Portsmouth, à Chatam, à Devonport et à Pembroke; alors la construction d'autres vaisseaux de ligne sera immédiatement commencée sur les mêmes chantiers.

Les préoccupations soulevées par la question italienne ont fait perdre de vue la situation créée au gouvernement anglais par l'agitation réformatrice; c'est, on le sait, le 3 février prochain que s'ouvre la session parlementaire, et tout annonce qu'elle sera très-laborieuse même en dehors des questions internationales qui peuvent y être traitées.

Le mouvement intérieur en faveur de la réforme électorale a repris avec une énergie nouvelle depuis quelques jours. Les deux manifestations les plus remarquables sont celles de Baubury et de Carlisle. Dans cette dernière, le fait le plus significatif a été l'absence de sir J. Graham, qui, sans doute, quoique partisan d'une réforme sérieuse, n'a voulu s'engager sur aucune question de détail avant de s'entendre avec l'honorable M. Gladstone.

Une correspondance de Belgrade nous signale deux faits assez curieux, nous allions dire grotesques, qui peuvent donner une idée des motifs auxquels la politique de certaines puissances ne craint pas de s'étendre.

Il paraît que la députation de la skupschtina qui se rend auprès du prince Milosch se trouve arrêtée à Gladova, où les autorités valaques la retiennent parce qu'elle n'est pas munie de passeports réguliers ou sous d'autres prétextes.

A Bucharest, on fait des difficultés analogues au prince Milosch, et on ne lui accordera de passeport que quand la Porte y aura donné son consentement. « On ne doute pas, du reste, ajoute cette correspondance, que le prince Milosch ne connaisse les vrais moyens de lever ces difficultés, et qu'elles disparaîtront quand les fonds nécessaires seront arrivés à Constantinople. »

Un télégramme de Madrid nous annonce qu'une proposition présentée au congrès par M. Olozaga et ayant pour but d'annuler la dernière réforme in-

troducte dans la constitution a été repoussée à l'unanimité dans les bureaux de l'assemblée.

S. A. I. le prince Napoléon est parti vendredi, pour Marseille, accompagné des officiers de son état-major. Le prince s'embarquera sur la Reine-Hortense pour Gènes, d'où il se rendra à Turin.

Les bruits regrettables qui ont circulé ces jours-ci servent de texte à tous les organes de la presse allemande, et nous devons constater que ces journaux sont, sans exception, pour le maintien de la paix.

Il paraît qu'une manifestation a eu lieu à Venise le 6 janvier au théâtre, pendant une représentation de la Norma; nous manquons de détails.

Une correspondance de Milan, en date du 20 janvier, qui nous est communiquée par l'agence Havas, annonce que la garnison de cette ville, malgré l'envoi de plusieurs brigades aux villes de frontières, est forte de vingt mille hommes.

On a répandu le bruit à Milan qu'au premier coup de canon les troupes se retireraient dans le château et occuperaient les autres points stratégiques de la ville. Milan était d'ailleurs parfaitement tranquille.

La Gazette de Londres contient le texte de la proclamation de S. M. la reine Victoria, qui convoque le parlement britannique au 3 février prochain.

Sur le rapport qui lui a été adressé par S. A. I. le prince chargé du ministère de l'Algérie et des colonies, l'Empereur vient de rendre un décret qui ordonne la création d'un centre de population de cinquante feux dans la plaine de l'Hilill, province d'Oran.

Un territoire agricole de cent vingt-cinq hectares quatre-vingts centiares est affecté à ce centre, qui prendra le nom de l'Hilill. — Charles Bousquet. (Le Pays.)

La Gazette officielle de Vienne publie un long rapport relatif aux paroles que l'empereur Napoléon a adressées au baron que Hübner, ambassadeur d'Autriche à Paris, à l'occasion de la réception du nouvel an. On y lit entre autres :

FEUILLETON

LE CORDONNIER DE LA RUE DE LA LUNE.

(Suite.)

IX. — A BORD ET A TERRE.

Le 50 floréal an VI (19 mai 1798), la rade de Toulon présentait un spectacle magnifique. Quinze vaisseaux, quatorze frégates et soixante-douze corvettes, cutters, avirons ou chaloupes canonnières, mettaient à la voile, escortant un nombre plus considérable de bâtiments de transport chargés de troupes.

Où allait cette flotte? A Gènes d'abord, puis à Ajaccio, et enfin à Civita-Vecchia, où l'attendaient d'autres convois, réunis par Baraguey-d'Hilliers, Vanbois et Desaix. Une fois ces forces réunies, quarante mille combattants de toutes armes et dix mille marins allaient voguer sur la Méditerranée, sans que personne sût quelle était leur véritable destination.

Parmi les troupes embarquées se trouvait la 52<sup>e</sup> demi-brigade, dans laquelle servaient Armand et Ambroise. Armand était sergent, Ambroise était caporal. Tous deux voyaient avec plaisir le mouvement qui s'opérait : l'un, parce que prenant au sérieux son nouvel état, et las de vivre en France dans une atmosphère d'anarchie, il

avait besoin d'échapper par la gloire à l'amertume de ses pensées; l'autre, parce qu'en vieux soldat qu'il était, il sentait renaître en lui l'ardeur de sa jeunesse. Et cependant quand les voiles s'enflèrent, les côtes de France disparurent à leurs yeux, tous deux, mus pas un même sentiment de douleur, sentirent leur cœur se serrer dans ce suprême adieu à la patrie. La reverraient-ils? ou bien étaient-ils du nombre des victimes que la mort marquait d'avance du signe fatal?

Toute la population de Toulon, rassemblée sur la jetée, suivait d'un regard avide ces soldats héroïques, qui allaient planter au loin l'étendard de la France, et faisait des vœux pour le succès de l'expédition.

On naviguait depuis trois semaines, sans être plus instruit qu'au départ, lorsque, par une belle matinée du mois de juin, Bonaparte se promenait avec l'amiral Brueys sur le pont du vaisseau l'Orient. Ils causaient entre eux à voix basse, quand en passant près d'Armand et d'Ambroise, qui, appuyés contre les cordages et tournant le dos, les yeux fixés sur l'horizon, semblaient absorbés par la même pensée, leur attention fut attirée par une exclamation d'Ambroise.

— Sacrebleu, disait le vieux soldat, ça commence à devenir monotone et fatigant, et je ne serais pas fâché de fouler un peu le plancher des vaches.

— Patience; père Ambroise, patience; vous vous lassez bien vite.

— Que voulez-vous, je n'aime pas la vie de bord; des

gredins de matelots qui se moquent de ceux de nos camarades qui ont le mal de mer... comme si ce n'était pas naturel! Ces gueux-là sont toujours les mêmes! Il y a eu une révolution qui a tout emporté; eh bien! elle n'a pu emporter l'esprit gouaillieur du marin. On dirait qu'ils se transmettent cet esprit-là comme une consigne.

— C'est qu'on a beau faire, on ne tue que les hommes, on ne peut tuer les idées!

— Encore, si on pouvait savoir où nous allons. Est-ce que la route que nous suivons, si on peut appeler cela une route, nous mène en Angleterre?

— Pas précisément, répondit Armand en riant, nous lui tournons le dos.

— Allons! bon. Eh bien! c'est engageant, et moi qui espérais tomber sur ces satanés habits rouges, que je n'ai jamais pu souffrir. Me voilà bien loti.

— On peut leur causer un grand dommage sans les rencontrer.

— Voilà ce que je ne comprends pas; je n'y vois pas bien loin, mais je crois qu'en cassant la tête aux hommes, on vient plus aisément à bout d'eux.

— On ne casse pas la tête à tout un peuple, et la ruine d'une nation est au-dessus des résultats d'une bataille.

— Soit; mais encore une fois, où allons-nous?

— Qui sait! en Egypte, peut-être.

— Bonaparte tressaillit, et par un signe arrêta l'exclamation de surprise qui allait s'échapper des lèvres de l'amiral; tous deux devinrent plus attentifs.



« Ce n'est pas notre affaire de demander en quoi » ou pourquoi les relations entre les deux gouvernements impériaux ne sont pas si bonnes qu'on pourrait le désirer ; mais ce que chacun sait, c'est qu'il n'existe en aucune manière des dissentiments sérieux, et qu'on a d'autant moins de motifs d'inquiétude ou de crainte que, dans son allocution, l'Empereur a exprimé ouvertement le désir de voir ces relations devenir ce qu'elles ont été précédemment.

« Or, si cette allocution, qui, opportune ou non, ne contient en soi rien d'inquiétant, a été néanmoins exploitée pour répandre pendant quelques jours des bruits alarmants dans le monde, on peut de nouveau en déduire la conséquence que, pour beaucoup de choses qui viennent de Paris, il vaut mieux être un peu incrédule que crédule, et qu'on fait fort bien de douter de certaines nouvelles pendant vingt-quatre heures, parce qu'alors au bout de ce temps, il n'est pas rare de les voir sous un tout autre jour. »

#### EXTÉRIEUR.

INDE. — Une lettre particulière de Londres, du 11 janvier, nous donne sur la situation des affaires de l'Inde des nouvelles graves, et qui ont été reçues en dehors des bulletins officiels. Il paraît positif que Nana-Saïb, qui n'est pas, comme a voulu le faire penser un journal anglais, le sosie de Tania-Topée, après de longues et savantes manœuvres, est parvenu à son tour à passer la Nerrbadah, vaste rivière qui coule en deçà du Gange, et à pénétrer dans le Dekhan. Il ne tardera pas à faire sa jonction avec Tania-Topée qui, aux dernières dates, parcourait l'ouest du Guzerat qu'il avait soulevé.

Les deux frères se trouvent à la tête de forces considérables et bien organisées. Ils sont dans un pays qui renferme des populations entièrement hostiles à la domination britannique, et dont le sol, coupé par des cours d'eau nombreux, par des marécages et des bois épais, est très-favorable pour une guerre de partisans. Les Anglais ont mis vingt-cinq ans à le soumettre, et ce n'est qu'en 1780 qu'ils y ont établi leur autorité, à la condition qu'une partie de cette vaste région resterait sous l'administration d'un prince d'origine maharatte, tributaire de la Compagnie des Indes. La famille de ce prince, dont le dernier descendant règne encore, a toujours été profondément opposée à la domination anglaise.

On assure que le général en chef a résolu de laisser l'insurrection isolée dans le Dekhan et de continuer ses opérations dans l'Oude. Ce plan, imposé par les circonstances, se comprend, mais il n'aura pas moins pour résultat de laisser l'insurrection s'organiser et se consolider dans la partie la plus importante de la présidence de Bombay, d'où cette insurrection pourra ensuite déborder sur le reste de l'Inde.

La même lettre nous apprend que le conseil supérieur de l'Inde faisait en ce moment de nombreux affrètements destinés au transport du matériel, mais elle assure que les envois de troupes étaient provisoirement suspendus. Elle nous annonce également que les dernières nouvelles du cap de Bonne-Espérance étaient inquiétantes. Les

troupes anglaises ont quitté la colonie pour se porter sur l'Inde où elles ont été mandées par une dépêche très-pressante du gouverneur général.

Il ne restait que cinquante hommes pour garder le chef-lieu de la colonie. Il régnait une grande fermentation parmi les Boërs, dont on connaît depuis très-longtemps les mauvaises dispositions. Toutefois, aux dernières dates, la tranquillité du pays n'avait pas été troublée. — A. Renaud. (*Le Pays*).

PRUSSE. — Voici le discours du prince régent à l'ouverture des chambres prussiennes.

On écrit de Berlin, le 12, à l'agence Havas-Bullier :

Le prince régent vient de faire l'ouverture des chambres. Le discours du trône déplore la continuation des souffrances du roi. Il invite les députés remplis de la haute conscience de leurs devoirs à appuyer avec intelligence et dévouement le gouvernement dans la voie où le prince régent est entré, en considération de la mission de la Prusse, de sa glorieuse histoire et de ses traditions nationales, que le prince régent est fermement décidé à suivre dans les limites rigoureusement tracées. Conserver au roi les droits de sa couronne entiers et sans atteinte est un des principaux devoirs de la régence.

Le discours du trône déclare que la situation générale du pays est satisfaisante, promet deux projets de loi destinés à étendre et à compléter le réseau des chemins de fer, rappelle le fait heureux de la diminution des préventions criminelles et des condamnations, et y voit les preuves de progrès de la moralité et l'influence salutaire des lois pénales existantes. Le gouvernement s'occupera de les améliorer encore et de régler de manière à empêcher tout abus des questions d'administration encore douteuses.

Le budget prouve que la situation financière est favorable. A côté des besoins courants, des mesures sont prises pour augmenter les traitements des fonctionnaires et aussi pour faire face à d'autres besoins nouveaux dans d'autres branches d'administration.

« J'attends donc avec confiance votre assentiment à diverses augmentations de dépense que je crois nécessaire pour maintenir la dignité de la couronne, pour renforcer l'armée et notre marine nouvellement créée et pour développer dans toutes les directions la prospérité de la patrie.

« Vous verrez par le budget le soin que je mets sans interruption au perfectionnement de notre armée, qui a su, avec une fidélité et un dévouement inébranlables, dans la guerre comme dans la paix, maintenir et défendre l'honneur de la Prusse.

« Il ne s'est pas produit de chagrement dans nos rapports pacifiques avec l'étranger. Nos relations amicales avec les grandes puissances n'ont pas été troublées. De concert avec les autres gouvernements fédéraux de l'Allemagne, la Prusse s'est constamment efforcée d'assurer enfin aux duchés allemands placés sous le sceptre danois l'exercice entier de tous les droits que leur garantissent les lois fédérales et les conventions conclues entre la confédération germanique et le Danemark.

« Lors que j'ai parlé la première fois comme régent aux représentants du pays, je les ai invités à porter haut le drapeau de la Prusse. Sur ce drapeau est inscrit : Royauté par la grâce de Dieu, maintien

de la loi et de la Constitution, fidélité du peuple et de l'armée qui a conscience de la victoire ; justice, vérité, confiance, crainte de Dieu ! Eh bien ! Messieurs, aidez-moi à porter haut ce drapeau. Qui le suit me suit. C'est ainsi que nous transmettrons aux générations futures l'ancien esprit prussien qui trouve son expression dans ce cri mêlé de tristesse, mais néanmoins unanime et enthousiaste : Vive Sa Majesté ! »

#### FAITS DIVERS.

On écrit de Constantinople, le 1<sup>er</sup> janvier : La journée de mercredi a été signalée par une pluie diluvienne qui, du matin au soir, a inondé Constantinople et les environs.

En ville, cette pluie a causé plusieurs accidents. A Psamathia, à Iéni-Baqché, dans le quartier du Séraskiérat, près de Sainte-Sophie, dans plusieurs rues de Balata, à Tatalva, à Péra et le long du mur de Galata, des constructions se sont affaissées.

A Péra, près de Tchoukour-Bostan, dans une maison qui regarde la mer, un mur d'une cinquantaine de pieds de hauteur s'est écroulé ; ce mur séparait un jardin de plusieurs petites maisons ; il est tombé, fort heureusement, du côté du jardin, et on n'a eu à déplorer que la perte d'une quinzaine d'arbres fruitiers et de quelques volailles.

A Péra encore, au-dessous de Galata-Séraï, près d'une belle et récente construction en pierres, une maison de bois établie sur une pente a glissé jusqu'au bas, dans la rue qu'elle a barrée, en venant s'appliquer contre la façade d'une maison située vis-à-vis, et dont les habitants ont été ainsi emprisonnés. Hier, un grand nombre d'ouvriers étaient occupés à déblayer la voie publique.

A Tatalva, un enfant de dix à douze ans s'amusa à traverser le petit canal qui suit la rue principale, malgré la violence du courant formé par l'abondance des eaux. A un moment le pied lui manqua et il fut emporté. Heureusement un soldat réussit, plus bas, à le saisir par la jambe et le ramena à bord.

— Le *Courrier du Bas-Rhin* donne un aperçu très-intéressant des travaux du pont que la Compagnie des chemins de fer de l'Est va établir sur le Rhin, entre Strasbourg et Kehl, pour relier la ligne française avec les chemins de fer badois. De cet aperçu, trop long pour être cité ici dans son entier, nous extrayons les points les plus saillants.

Les sondages faits dans le lit du fleuve, poussés à 60 et 80 mètres de profondeur, ont donné pour résultat un gravier provenant de roches désagrégées, et que le Rhin entraîne constamment avec lui. Ce gravier est d'autant plus mouvant, que, dans certains endroits, la vitesse du courant est de 4 à 5 mètres par seconde.

La étaient les deux grandes difficultés qui devaient forcer les ingénieurs à recourir à des moyens énergiques : ils ont presque partout employé la vapeur comme force motrice.

Un pont de service, destiné à transporter la masse énorme de matériaux qu'un tel travail va absorber, a dû être le premier ouvrage à construire sur le Rhin. Le tablier de ce pont repose sur des pilotis qui n'ont pas moins de 60 centimètres d'équarris-

— En Egypte, continua Ambroise ; en sommes-nous loin ?

— Nous sommes à moitié chemin.

— Sacrebleu ! encore trois semaines à vivre là-dessus. Eh bien ! c'est agréable ; mais qu'est-ce que nous allons faire en Egypte !

— Ah ! ce serait un grand et sublime projet, et c'est pour cela que notre général est bien capable de l'avoir conçu. Il est jeune, ardent, il est avide de gloire, et il sait que les grands noms se font en Orient.

Bonaparte tressaillit de nouveau et regarda avec une sorte d'admiration le jeune soldat, qui ne se doutait guère qu'il eût un pareil auditoire réuni si près de lui.

— L'Egypte, poursuivit Armand, est le véritable point intermédiaire entre l'Europe et l'Inde ; celui qui sera maître de l'Egypte pesera de tout son poids sur l'Europe. Il faut s'établir là pour ruiner l'Angleterre, de là on dominera à jamais la Méditerranée, et on en fera un lac français. Une fois en Egypte, on peut créer une marine dans la mer Rouge, et aller détruire les établissements dans la grande péninsule indienne, ou bien faire de l'Egypte un entrepôt, ramener le grand commerce dans ses véritables voies, et faire aboutir ces voies en France.

— Tiens, tiens, répliqua Ambroise, mais ça me va, ça me va tout-à-fait. Nous avons cassé une patte à l'Angleterre, en émancipant l'Amérique ; c'est un mot de Lafayette ; et nous lui casserons l'autre patte en prenant

l'Egypte ! elle ne pourrait plus marcher du tout. Oh ! oh ! si c'est là le projet de notre général en chef, il peut compter sur moi. Mais quel dommage que nous n'ayons rien à faire d'ici à trois semaines !

— Voyez-vous ce point noir, là-bas, au sud ? demanda Armand.

— Le sud, qu'est-ce que c'est que cela, demanda Ambroise.

— A notre droite !

— Oui... ah ! mon Dieu, les marins parlent ainsi quand un ouragan s'apprête... Oui, ils disent aussi : « Voyez-vous ce petit point noir, là-bas, ça n'a l'air de rien, eh bien ! dans deux heures, vous m'en direz des nouvelles. »

— Ce n'est point un signe de tempête, c'est Malte, c'est-à-dire une île qui commande la navigation de la Méditerranée, devient importante pour l'Egypte, et ne peut manquer d'échoir aux Anglais si on ne les prévient.

— Eh bien ! prenons Malte, ça nous dégourdira les jambes, et ça prouvera à ces gredins de matelots que nous sommes bons à quelque chose... Oui, oui, amusons-nous un peu, jouons de la clarinette ; c'est un instrument pour lequel j'ai de la prédilection, quand il a cinq pieds de long, qu'il est bourré de poudre, et qu'il a du plomb par-dessus.

Les deux interlocuteurs en étaient là de leur conversation, lorsqu'ils entendirent derrière eux une voix brève et accentuée. C'était l'amiral Brueys, qui, avec Bo-

naparte, avait reculé de quelques pas, et qui appelait un matelot pour lui donner un ordre insignifiant. Armand et Ambroise se retournèrent, et en voyant les chefs de l'armée, ils prirent une attitude respectueuse et portèrent la main au chapeau.

Bonaparte s'arrêta devant eux, et regardant les boutons de l'uniforme :

— Ah ! ah ! dit-il... la 52... c'est une des bonnes brigades d'Italie... Mais c'est singulier, ajouta-t-il en s'adressant à Ambroise, voilà une figure que je ne connais pas, moi qui me pique de ne jamais oublier les traits d'un vieux soldat...

— Ce n'est pas étonnant, répondit tranquillement le caporal, puisque vous me voyez pour la première fois, citoyen général en chef.

— Depuis quand es-tu dans la brigade ?

— Depuis huit mois... Je m'ennuyais de ne rien faire... Et puis, le sergent que voilà, et que je m'étais amusé à dresser, a voulu partir... Ma foi, ça m'a redonné du goût pour l'état... et je l'ai suivi... Vous pouvez vous vanter que la République vous a fait, dans notre personne, cadeau de deux crânes soldats... soit dit sans nous vanter.

— C'est bon... on vous verra à l'œuvre.

— Dieu fasse que se soit promptement ! Mettez-nous aux bons endroits et nous ferons de la bonne besogne, je vous en réponds. Les balles et les boulets... jouets d'enfants... Je sais bien que ça tue, mais voilà tout, et



sage, et qui sont enfoncés à 10 ou 11 mètres de profondeur dans le sol du fleuve.

Le pont de service est aujourd'hui, du côté de la rive française, arrivé à la hauteur de la première pile du pont définitif, dont l'axe est de 15 mètres environ en aval du premier.

L'espace dans lequel on fonda la première pile est aujourd'hui complètement fermé; des enrochements extérieurs le défendent déjà contre le courant. On drague en ce moment afin de préparer la place des quatre caissons de tôle destinés à former la base de la première pile, et que l'on va immerger prochainement; le premier de ces caissons est déjà arrivé sur les chantiers.

Peu à peu les caissons s'enfonceront dans le lit du fleuve; la pression de l'air qui y sera contenu devra naturellement augmenter; on poussera ainsi jusqu'à 20 mètres de profondeur. Cette profondeur de 20 mètres une fois atteinte, on établira un massif de maçonnerie et de béton ayant 7 mètres de large, 23 mètres de long et 20 mètres de hauteur. C'est sur ce bloc que l'on montera la maçonnerie de la pile, qui sera en granit des Vosges et de la forêt Noire.

Les incon vénients résultant pour les ouvriers d'un travail prolongé dans un air comprimé ne sont pas très-dangereux; en effet, la pression ne dépassera pas trois atmosphères à la fin du travail. Il y aura sans doute pour eux un peu de gêne dans le commencement, mais ils s'y habitueront insensiblement.

Un chemin de fer, destiné à faire arriver au pont de service tous les matériaux nécessaires, longe le remblai définitif et va aboutir jusqu'à la route du Champ-de-Course, qui prend de plus en plus l'aspect d'un chantier.

Sur la rive française, en arrière du pont, on élève un immense remblai destiné à la construction des poutres en tôle qui formeront le tablier du pont, dont le travail est, comme on sait, confié aux ingénieurs badois.

Les ingénieurs de la Compagnie ont établi, en outre, entre le fleuve et l'Hippodrome de l'île des Epis, un vaste chantier, qui se trouve relié au canal du petit Rhin par un chemin de fer de deux kilomètres de longueur; vingt-cinq ou trente bateaux y amènent chaque semaine les matériaux nécessaires aux travaux, et qui sont transportés en wagons au bord du fleuve.

Le service des machines représente plus de 170 chevaux-vapeur. — Ch. Dupont.

— On écrit de Manille, le 8 novembre, à la *Iberia*: Voici quelques détails sur les trois prisonniers de guerre amenés de Cochinchine par le vapeur français *Durance*: Ces prisonniers sont, dit-on, un colonel et deux capitaines de l'armée annamite. Ils ne sont pas de haute stature, mais ils sont trapus, et ils paraissent être d'une constitution vigoureuse; ils ont la peau cuivrée; leur vêtement est à peu près celui des Chinois. Lorsqu'on les a fait prisonniers on leur a enlevé leur uniforme. Leurs pieds semblent indiquer que jamais ils n'ont été chaussés. Ils ont été présentés au capitaine général sous l'escorte de huit artilleurs et un officier.

Chemin faisant, ils saluaient les personnes qui leur semblaient avoir de l'importance à cause de leur costume. Leur salut rappelle l'ancien salut militaire espagnol. Le père Jose Checo, religieux dominicain qui a été missionnaire au Tonquin, a servi d'interprète. Ils ont dit que l'armée d'Annam se compose de 30,000 hommes répartis

dans tout l'empire. Le colonel recevait 70 thiens par mois, et les deux autres 50 (un thien ne vaut pas un réal de Villa). L'armée étant organisée en colonies militaires, le produit des terres vaut plus que la solde.

On les a logés dans le bâtiment dit La Fuerza de Santiago. On leur a donné deux pièces meublées et tous les jours on leur compte 3 réaux à chacun. Ils ont un domestique. Ils se louent beaucoup du traitement qui leur est fait. Les Cochinchinois sont loin de traiter aussi bien leurs prisonniers; il serait peut-être plus politique de les ménager moins. Aussi fiers que lâches, ils seraient capables de s'imaginer que l'on a peur d'eux.

— L'*Almanach de Napoléon* entre cette année dans son troisième lustre, et l'intérêt de ce petit recueil ne se ralentit pas, on le concevra sans peine, puisqu'au souvenir des anciennes gloires vient se mêler le récit des gloires nouvelles. — A côté de la description et de la représentation de la bataille d'Austerlitz, du passage du mont Saint-Bernard, viennent prendre place nos nouvelles victoires; c'était hier le siège de Sébastopol, la soumission de la grande Kabylie, c'est aujourd'hui l'expédition en Chine et en Cochinchine. Des caricatures militaires, de charmants dessins de CHARLET viennent compléter ce recueil, compagnon indispensable des veillées d'hiver.

#### CHRONIQUE LOCALE.

Nous rappelons à nos lecteurs que c'est demain, à 11 heures, dans l'église de Nautilly, que sera chantée la messe de M. Malibran.

Pour chronique locale et faits divers : P.-M.-E. GODET.

L'ACADÉMIE de l'Industrie française, dans sa séance générale du 20 juillet 1843, a décerné une médaille d'honneur en argent à M. GEORGÉ, d'Epinal, pour les perfectionnements qu'il a apportés dans la préparation de son excellente PATE PECTORALE, dont les précieuses propriétés pour combattre les RHUMES, enrhouements, catarrhes, asthmes, gripes, etc., avaient été constatées par la commission chargée d'en faire l'examen. (Médaille d'or en 1845.) La PATE PECTORALE DE GEORGÉ, d'Epinal, se fabrique à Paris, 28-30, rue Taitbout. — Dépôt dans chaque pharmacie de France et de l'Etranger. (564)

#### AVIS AUX PROPRIÉTAIRES de CHEVAUX.

Plus de feu! 40 ans de succès!

Le flament Royer-Michel, d'Aix (Provence), remplace le feu sans traces de son emploi, sans interruption de travail et sans incon vénient possible; il guérit toujours et promptement les boiteries récentes ou anciennes, les entorses, foulures, écarts, mollettes, faiblesses de jambes, etc. Dépôt: à Angers, chez Menière, ph.; à Cholet, Bontemps, ph. (2)

Le dentifrice à la mode est sans contredit l'EAU DE PHILIPPE; rien de plus suave au goût, de plus agréable à l'œil, de plus essentiel comme hygiène. Cette eau préserve des douleurs de dents, les blanchit, détruit le tartre, arrête la carie, fortifie les gencives et laisse à la bouche un parfum exquis. Prix du flacon: 2 fr. 50. — Pharmacie Philippe, à Paris, rue Saint-Martin, 125; vente en gros, rue d'Enghien, 24. — Dépôt à Saumur chez M. Balzeau, coiffeur, rue d'Orléans. (22)

— Eh bien! dit Bonaparte en marchant sur le caporal, que lui ferais-tu?

— Ce que je lui ferais, dit l'autre, chez qui la colère et la crainte se combattaient... s'il était mon égal, je le tuerais; s'il était mon supérieur, je lui dirais que c'est mal de parler avec mépris des gens qui se sont bien battus. L'arrière-garde a contenu l'ennemi; Auvergne était là, au premier rang, comme toujours, et, ainsi que l'a dit M. de Brissac, cette arrière-garde a balayé la honte de la journée.

— Allons, vieux grognard, calme-toi, ajouta Bonaparte en lui pinçant l'oreille, j'ai voulu m'amuser à tes dépens, mais je sais aussi bien que toi l'histoire de ton régiment.

— Ce jour-là, continua Ambroise qui était trop animé pour s'apaiser promptement, Auvergne gagna pour sa part cinq croix de Saint-Louis; c'est joli, ça... et le baron d'Assas fut un de ces chevaliers-là. Ça passa devant le nez de son frère, qui n'en n'était pas plus content. Dame, la croix de Saint-Louis, c'était beaucoup autrefois, c'était plus encore, quand on la gagnait sur le champ de bataille; mais vous êtes trop jeune pour avoir vu ça, vous!

— Tu crois, je date de 1785; j'ai treize ans de services!

— Fichtre! vous pouvez vous vanter d'avoir joliment employé votre temps. Ah! vous n'avez pas été malheureux.

#### BULLETIN FINANCIER DE LA SEMAINE.

Du 7 au 15 janvier 1859.

Que de choses se sont passées depuis huit jours à la Bourse! Les préoccupations politiques, qui menaçaient sourdement il y a huit jours la sécurité du marché, ont tout-à-coup déchaîné sur lui une panique d'une intensité presque sans précédent. La spéculation, saisie à l'improviste, s'est laissée aller à ses instincts naturels de peur, et, dans l'espoir de réaliser à la baisse, elle a veudu à corps perdu; les porteurs de titres, découragés, inquiets d'un mouvement qui prenait tout-à-coup des proportions inattendues, ont commis l'énorme faute de suivre cet exemple.

Rentes, chemins de fer, actions industrielles, tout a baissé dans une proportion énorme.

Le 3 0/0, qui est toujours la valeur la plus affectée lorsque la place cède ainsi à des impressions politiques, a fléchi successivement à 70 fr., à 69, à 68. A aucun prix on ne trouvait des acheteurs. Les ventes ont fini par s'arrêter à 67.70. Il y avait trop de réalisations à opérer après une baisse de plus de 3 fr. pour que la reprise se fit plus longtemps attendre. Hier on a remonté à 68.50, aujourd'hui à 68.60. Cette marche progressive est ce que l'on peut désirer de mieux, dans l'intérêt du marché, ébranlé dans ses profondeurs par une si secousse violente.

Les esprits se calment. Il n'est personne qui ne reconnaisse que l'on est allé beaucoup trop loin en écoutant les suggestions d'une peur mal justifiée.

Le Crédit mobilier est tombé à 710. Il s'est relevé à 775. Les chemins de fer ont éprouvé une baisse considérable, qui résulte uniquement de leur solidarité avec la rente. Les recettes de nos différentes lignes continuent en effet à être excellentes, et sont de nature à attirer, bien plutôt qu'à éloigner les capitaux. L'Orléans est resté à 1,303; le Nord ancien à 950, Nord nouveau à 800, l'Est à 667, le Lyon à 852, le Midi à 820, l'Ouest à 582 50, les chemins Autrichiens à 560. Les actions du chemin de Cadix à Séville se négociaient d'une manière suivie de 310 à 312 francs.

Le Crédit foncier, dont les titres sont très-rares sur la place, a fléchi, en un seul jour de 110 fr., et s'est relevé, le lendemain, de 95 fr. Il est fermé à 640. Ses obligations continuent à être fort recherchées, et leurs cours ne varient pas.

On continue à demander, sur le marché industriel, les actions du Comptoir Bonnard à 62 50. Celles de la Caisse centrale de l'Industrie se négocient de 105 à 110 francs.

Il se fait beaucoup d'affaires en ce moment sur les Docks. La nouvelle combinaison est regardée comme très-favorable aux intérêts des actionnaires. On annonce une vente publique de marchandises considérable enaines de Hongrie, et dont le produit s'élèvera à plus de deux millions.

Les fluctuations de la Bourse engagent les capitaux à se porter sur les chemins de fer français et étrangers, en particulier sur les obligations du chemin de fer de Galveston, actuellement en émission, rapportant 8 0/0, dont le quatrième coupon se paie dès à présent.

A. DUPONT.  
(Correspondance générale de l'Industrie.)

#### BOURSE DU 15 JANVIER.

3 p. 0/0 hausse 13 cent. — Fermé à 68 65.  
4 1/2 p. 0/0 hausse 1 fr. — Fermé à 96 00

#### BOURSE DU 14 JANVIER.

5 p. 0/0 hausse 10 cent. — Fermé à 68 75  
4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 96 00

P. GODET, propriétaire-gérant.

le sergent n'est pas homme à boudier, tout conscrit qu'il paraîsse.

— Je n'aime pas les soldats qui se vantent, dit brusquement Bonaparte. Prends exemple sur ton camarade, il ne parle pas, il attend qu'on l'interroge.

— Ecoutez, citoyen général en chef, on a ses petits états de service, ses petites blessures... Quand je dis petites, c'est une manière de parler.

— A quelle époque es-tu devenu soldat?

— En 1786, à dix-neuf ans, régiment d'Auvergne, capitaine d'Assas!

— Lequel?

— C'est juste, il y en avait deux. Ce n'est pas l'ainé, le baron; quoique je n'aie pas de mal à dire de lui, au contraire... Il se battait bien! La preuve, c'est qu'après la journée de Crevelt...

— Une bataille perdue! fit Bonaparte d'un air dédaigneux; il n'y a pas de quoi se vanter!

— Dame! répliqua le vieux soldat, on n'est pas toujours heureux, ce serait monotone... Vous-même, vous avez eu du tirage à Arcole!

— Oui, mais j'ai eu raison des Autrichiens.

— Ça ne vous en a pas moins coûté trois jours, et durs encore!... et pas mal d'hommes sur le carreau.

— A la guerre, on me voit que le résultat.

— C'est possible; mais à Crevelt, quoique la chance ait tourné contre nous, on s'est rudement peigné, et celui qui dirait le contraire...

— Va, je sais aussi bien que toi ce qu'on peut faire faire aux hommes en leur montrant un bout de ruban rouge auquel est suspendu un signe distinctif. C'est de la gloire, disent ceux qui ne l'ont pas, soit; mais cette gloire inspire de grandes choses, et elle représente le mépris du danger, l'abnégation des souffrances, les privations et l'héroïsme.

— Ah! si vous parlez comme cela, nous serons d'accord. Ajoutez que, dans ce temps-là, on risquait de se faire tuer pour quatre cents livres de pension.

— Par exemple, dit Bonaparte en souriant, ce n'était pas assez.

— On proportionnait alors les récompenses aux appétits, répondit Armand d'une voix grave.

— Ah! voilà le muet qui se décide à parler, fit le jeune général. A propos, ajouta-t-il en se tournant vers Ambroise, ne m'as-tu pas dit que tu avais été son instructeur?

— Oui, je l'ai dit, répliqua le caporal.

— Il sait donc sa théorie?

— Mieux que moi... Ainsi, jugez.

— Ah! tu prétends la savoir aussi, toi... c'est ce que nous allons voir. Va dire à ton capitaine de faire prendre les armes à sa compagnie, et de l'amener ici.

— Sur-le-champ, général.

(La suite au prochain numéro.)



**A CÉDER****Un Fonds de Pâtissier,**

Bien achalandé, à Angers.  
S'adresser au Bureau de locations,  
quai Ligny, 26, à Angers. (23)

Etude de M<sup>e</sup> TOUCHALEAUME,  
notaire à Saumur.

**A VENDRE**

A L'AMIABLE.

**UNE MAISON.**

Sise à Saumur, à l'angle des rues St-Nicolas et de la Maréchalerie,  
Ayant façades sur ces deux rues.  
S'adresser, pour traiter, audit notaire. (24)

Etude de M<sup>e</sup> CLOUARD, notaire  
à Saumur.

**A VENDRE**

En totalité ou par lots,

**UN VASTE TERRAIN,**

Situé à Saumur, rue Verte,

Joignant au levant le Champ-de-Foire, au midi MM. Rosset, Guenois, Fournée, M<sup>me</sup> Daligoy et M. Lange, au couchant un chemin allant à la rue Saint-Lazare, et au nord la rue Verte.  
S'adresser à M. VÉE, ou à M<sup>e</sup> CLOUARD. (14)

**A VENDRE**

OU A LOUER

Pour la Saint-Jean 1859,

**UNE MAISON.****Vaste et commode.**

Faisant angle sur les rues Haute et Basse-Saint-Pierre, et celle du Palais-de-Justice.

Toutes espèces de facilités seront accordées pour les paiements en cas de vente.

S'adresser à M. le capitaine GUIOT.

**A VENDRE OU A ARRENTER****UNE MAISON**

Agréablement située sur la Loire,  
rue de la Marine,

Ayant, outre les appartements,  
cour, basse-cour, écurie, remise et autres servitudes commodes.

S'adresser à M. HENRY, propriétaire de ladite maison. (615)

**A VENDRE**

OU A LOUER,

Pour entrer en jouissance à la Saint-Jean 1859,

**TRES-JOLIE MAISON,**

Située sur la levée d'enceinte,

Avec écurie, remise et un très-beau jardin, garni de très-beaux arbres à fruits.

Cette maison est certainement l'une des plus confortables de la ville, et que les inondations n'ont pu atteindre.

S'adresser à M. BUDAN, maître d'hôtel. (523)

**A VENDRE**1<sup>o</sup> Deux petites FERMES, commune de St-Lambert.2<sup>o</sup> Et le GRAND JARDIN de Nantilly, qui sera divisé au gré des acquéreurs.

S'adresser à M. GAURON-LAMBERT.

**A VENDRE**

EN TOTALITÉ OU PAR PARTIES,

La propriété

**DES COÛARDIÈRES,**

Sur la commune de Brain-sur-Allonnes.

Cette propriété consiste en une petite maison de maître, une ferme, une closerie, pré et vignes réservés par le propriétaire : elle contient, d'après le cadastre, 15 hectares 76 ares 50 centiares.

S'adresser, pour voir les lieux, au sieur Cholet, fermier, et, pour traiter à M. PERSAC, propriétaire à Saumur, rue du Prêche, ou à M<sup>e</sup> COULON, notaire à Brain-sur-Allonnes. (634)

**MAISON****A LOUER**

Pour la St-Jean prochaine,

Située rue des Basses-Perrières, occupée par M. Legeay.

S'adresser à M. BRUNEAU, chez M. BUCAILLE. (4)

**A LOUER**

Pour la St-Jean 1859.

**UNE MAISON**

AVEC ÉCURIE ET REMISE,

Rue du Prêche,

S'adresser à M<sup>me</sup> DABURON, rue du Prêche. (545)**A LOUER PRÉSENTEMENT**

UNE PETITE

**MAISON BOURGEOISE**

Fraîchement restaurée

Située rue du Petit-Maure, près les Bains et la Caisse d'épargne.

S'adresser à M. LEROY, à côté.

**A VENDRE**Une MAISON (Café-Saumurois), sise rue Saint-Nicolas, n<sup>o</sup> 3.S'adresser à M<sup>e</sup> LE BLAYE, notaire.**A VENDRE**

DEUX CHIENS COURANTS, griffons, mâle et femelle, âgés de six ans, chassant toute espèce de gibier. — Prix 100 fr. les deux.

S'adresser au bureau du journal.

**A VENDRE**

Très-jolie petite JUMENT de Tarbes

Elle s'attelle et se monte.

S'adresser, pour la voir, à l'Hôtel des Voyageurs, et, pour traiter, à M. PLACEAU, maréchal-ferrant, en face l'hôtel. (11)

**A VENDRE**

Une belle JUMENT grise, âgée de 5 ans, propre à la selle et à la voiture.

S'adresser à M. GRATIEN, négociant à Saumur. (10)

**A CÉDER**

Présentement,

Un FONDS DE LINGERIE, parfaitement achalandé, dans un des quartiers les plus commerçants de Saumur.

S'adresser au bureau du Journal.

**A LOUER**

PRÉSENTEMENT,

BELLES ÉCURIES, pouvant contenir six chevaux. — REMISE et PIED-A-TERRÉ, le tout en face de la Sous-Préfecture.

S'adresser au bureau du journal.

M<sup>me</sup> GUICHARD a l'honneur de rappeler aux dames que son atelier de corsetière est toujours situé place du Marché-Noir, 5, à Saumur. Exerçant depuis longtemps cette profession, elle se trouve en position de faire, aussi bien que possible, et à des prix modérés, tout ce qui se rattache à cette partie de la toilette des dames.

**PLUS DE TACHES**

AVEC

**L'ÉTHÉROLEÏNE DE CHALMIN.**

Cette nouvelle préparation chimique permet d'enlever soi-même instantanément tous les corps gras, taches de peinture, suif, huile, beurre, cambouis, corps résineux, goudron, bougie, cire à cacheter, résine, vernis, sur toute espèce de tissus, tels que velours, soieries, lainages, gants de peau, sans altérer les couleurs, même les plus délicates, sur les gravures et papiers précieux. Ce produit est supérieur à tous les autres liquides à détacher. — Prix du flacon : 1 fr. 50 et 1 fr. — Composé par CHALMIN, chimiste à Rouen, rue de l'Hôpital, 40. — Dépôt chez les principaux parfumeurs et merciers. A Saumur, chez M. BALZEAU et chez M. PISSOT, coiffeurs-parfumeurs.

10 MÉDAILLES 1847-1850-1854-1855-1857-1858

**CHOCOLAT-LOUIT**

MAISON  
SUCCURSALE  
8, r. Paradis Poiss<sup>e</sup>  
PARIS.

Usine à vapeur et Maison à Bordeaux

**LOUIT FRÈRES ET C<sup>o</sup>**

MAISON  
SUCCURSALE  
9, rue de l'Arbre  
MARSEILLE.

**DÉPOT**

Dans toutes les principales maisons de France et de l'Étranger.

Saumur, imprimerie de P.-M.-E. GODET.

**AU PEUPLE. — ÉTRENNES NAPOLÉONIENNES — A L'ARMÉE.**

Année 1859

**ALMANACH**

50 centimes

**NAPOLÉON**POUR 1859 41<sup>e</sup> ANNÉE**CHERBOURG ET VOYAGE**

DE LL. MM. EN BRETAGNE ET EN NORMANDIE

**ORPHELINAT DU PRINCE IMPÉRIAL****SOCIÉTÉS DE SECOURS MUTUELS****ALBUM NAPOLÉONNIEN**

Un joli volume de 128 pages, orné de Gravures et Portraits.

PRIX 50 CENTIMES.

En cette ville, chez tous les libraires ; dans les localités sans libraire, auprès des colporteurs, et à Paris, chez HOUSSIAUX, rue du Jardinnet, 3.  
IL Y A DES EXEMPLAIRES ESTAMPILLÉS.

**EXPÉDITION EN CHINE****UNE NOUVELLE CONQUÊTE EN AFRIQUE****LES MILITAIRES ADMIS AUX PRIX DE VERTU****PRINCIPAUX ÉVÈNEMENTS DE L'ANNÉE****ÉTAT DE L'ARMÉE FRANÇAISE**